

I

CONTES D'ANIMAUX

1. La chauve-souris

Autrefois, les bêtes déclarèrent la guerre à tous les oiseaux possédant des plumes pour voler. Il y eut grande et rude bataille, fort longue mais indécise. Madame la chauve-souris craignit que les oiseaux aient le dessous et ne voulut pas rester avec eux plus longtemps. « Par mes pattes, mon museau et ma tête, je ressemble à une bête », dit-elle. Elle vient donc aider ses ennemis.

L'aigle a cependant mis tous ses efforts à reconforter, à rallier et à aider ses troupes. Il leur insuffle tant de courage pour le combat qu'elles se battent fièrement et abattent l'orgueil des bêtes. Elles frappent tant et tant qu'elles sont victorieuses. Les bêtes ont beau accourir en grand nombre, elles ne peuvent résister, et les vainqueurs disposent alors de la chauve-souris. Ils la dépouillent de ses plumes, la rossent et la battent pour les avoir abandonnés. Elle en resta noire et pelée, et toute la cour la condamna à ne plus jamais voler le jour.


Marie de France, « De vespertilione », *Fables* (XII^e siècle) ¹.



L'histoire dont s'inspire Marie de France explique certaines caractéristiques de la chauve-souris ; elle fait partie des légendes étiologiques

répondant aux questions que se posèrent les hommes d'un lointain autrefois : « Pourquoi la mer est-elle salée ? Pourquoi le corbeau est-il noir ? », etc. Elle se retrouve aussi bien dans les exempla et les sermons que dans l'historiographie.

AaTh 222 A ; TU 501.

 Jean Gobi, *Scala coeli* n° 420 ; Jacques de Vitry, *Sermones vulgares* n° 153 ; Vincent de Beauvais, *Speculum historiale* III, 5 ; Marlène Albert-Lorca, *L'Ordre des choses. Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Paris, Éditions du CTHS, 1991 (Le Regard de l'Ethnologie, 2).

2.

Le lion reconnaissant

Il était une fois un chevalier passionné de chasse. Un jour, un lion vint à sa rencontre en boitant et lui tendit la patte où était plantée une épine. Le chevalier mit pied à terre et la lui retira, soigna la blessure avec un baume et la guérit². Il arriva que le roi chassât par hasard dans cette forêt, trouvât le lion et le gardât captif de longues années. Un jour le chevalier se révolta contre ce monarque et se réfugia dans les bois, rançonnant et tuant tous ceux qui croisaient son chemin. Il finit par être pris et le roi rendit la sentence suivante : il serait jeté au lion qui ne recevrait aucune nourriture afin d'attiser sa voracité. Une fois dans la fosse, le chevalier eut grand-peur en attendant l'heure du trépas. Mais le lion l'observa avec attention et, quand il l'eut reconnu, lui témoigna sa joie et resta sept jours près de lui sans manger.

Lorsque cette conduite extraordinaire revint aux oreilles du monarque, il s'étonna, fit extraire le chevalier de la fosse et l'interrogea : « Dis-moi, mon ami, comment est-il possible que le lion ne te fasse aucun mal ? »

Le chevalier lui conta son aventure avec la bête, ajoutant :

« C'est pourquoi, je crois, il ne m'attaque pas.

— Puisque le lion ne t'a pas dévoré, je vais, moi aussi, t'épargner. Dorénavant, tu devras t'efforcer de changer de vie. »


Le chevalier remercia le roi, s'amenda et acheva ses jours paisiblement.

Gesta Romanorum, chap. 104³.

Ce récit montre ce qu'est devenue au Moyen Âge la légende du lion d'Androclès dont Ésope fit une fable. Elle eut un grand succès et fournit des épisodes à maints romans courtois ; Chrétien de Troyes et ses

épigones la reprirent dans Le Chevalier au Lion. On la retrouve aussi dans La Vie de saint Jérôme.

AaTh 156 ; TU 215.

 Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, V, 14 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 21, 3-4 (le héros s'appelle Mentor de Syracuse) ; EM s. v. « Androklos und der Löwe. »



3.

La louve

Un prêtre, voyageant avec son serviteur, passa la nuit dans une forêt. Il fit du feu et veillait lorsqu'un loup approcha et leur dit⁴ : « Ne craignez rien, je ne vous veux aucun mal, croyez-moi ! » Terrifié, le clerc le conjura au nom de Dieu de les épargner et de leur apprendre quelle créature il était. « Mon peuple fut autrefois maudit par un évêque, répondit la bête. Il doit, tous les ans, bannir un homme et une femme de leur patrie et modifier leur forme. Ceux-là revêtent alors l'aspect de loups⁵. S'ils sont encore en vie au bout de sept ans, ils retrouvent forme humaine et peuvent rentrer chez eux. Alors un autre couple les remplace. Ma compagne est gravement malade et vit ses derniers instants. Venez et accordez-lui le viatique ! »

Surmontant sa peur, le prêtre en tremblant suivit l'animal jusqu'à un arbre creux où reposait une louve. Elle gémissait et geignait comme un être humain. Elle salua le clerc et réclama les derniers sacrements, mais il hésita car il était face à une bête. Alors, se servant de sa patte comme d'une main, le loup tira sur la peau de sa compagne et la déroula de la tête jusqu'au nombril, découvrant alors le corps d'une vieille femme⁶. Le prêtre finit par lui accorder la communion et la peau de loup la recouvrit aussitôt.

Au matin, le loup conduisit le prêtre et son domestique hors de la forêt, leur indiqua la route la plus sûre, remercia et disparut.

Giraud de Bari, *Topographia Hibernica*, II, 1⁷.



Derrière cette légende se cache une croyance au loup-garou bien attestée en Irlande depuis le XI^e siècle. Un autre témoin nous livre des informations complétant ce texte : « Les Irlandais se mirent un jour à hurler comme des loups contre saint Patrice qui leur prêchait la religion chrétienne. Pour que leurs descendants aient un signe visible du manque de foi de leurs ancêtres, le saint obtint de Dieu que certains d'entre eux fussent transformés en loups pendant sept ans et vivent dans les bois à la manière des animaux dont ils avaient pris l'apparence⁸. »

📖 EM s. v. « Wolfsmenschen » ; « Giraldus Cambrensis » ; C. Lecouteux, *Elle courait le garou : lycanthropes, hommes-ours, hommes-tigres, une anthologie*, Paris, J. Corti, 2008 ; *Fées, Sorcières et Loups-Garous : histoire du double au Moyen Âge*, Paris, Imago, 2012⁴.

4.

Le brave serpent

Sous le règne de Fulgence, le chevalier Zedechias⁹ vivait dans son empire ; il avait épousé une jolie femme, malheureusement stupide¹⁰. Dans une pièce de sa maison habitait un serpent. Le chevalier participait si souvent à des tournois et des joutes qu'il s'appauvrit considérablement. Il versa des larmes amères et, au comble du désespoir, s'agita en vain sans savoir que faire. Le serpent remarqua sa douleur et, comme autrefois l'ânesse de Balaam¹¹, il se mit à parler¹² : « Pourquoi te lamentes-tu ? Suis mon conseil et tu ne le regretteras pas. Donne-moi tous les jours du lait sucré et je t'enrichirai. » Zedechias se réjouit et promit d'exaucer quotidiennement son souhait. En peu de temps il fit fortune, eut de beaux enfants et vécut dans l'opulence.

Un jour son épouse lui dit : « Messire, je crois que le serpent cache des trésors là où il gîte¹³. Je te conseille donc de le tuer et nous les lui ravirons. » Suivant le conseil de sa femme, en même temps que l'écuelle de lait Zedechias prit un marteau pour occire le serpent. Lorsque celui-ci vit le lait, il sortit la tête de son trou pour boire comme de coutume. Le chevalier brandit le marteau pour l'écraser, mais le serpent s'en aperçut *in extremis*, rentra la tête, et le marteau ne frappa que l'écuelle.



Peu après cette tentative, Zedechias perdit ses enfants et tous ses biens. Sa femme lui dit alors : « Ah, quel mauvais conseil je t'ai donné ! Va jusqu'au trou du serpent, fais ton *mea culpa* de toutes les façons possibles pour que, peut-être, il te pardonne. »

Le chevalier lui obéit, alla implorer le pardon du serpent en pleurant, afin de retrouver sa richesse d'antan. Mais la bête répondit : « Je vois bien maintenant que tu es sot et que tu le resteras. Il m'est impossible d'oublier que tu as voulu me tuer, tout comme il t'est impossible d'oublier que j'ai tué tes enfants et me suis emparé de toutes tes richesses. Il ne pourra donc pas y avoir de paix sincère entre nous. »

Très troublé, Zedechias répliqua :

« Je te promets de ne plus jamais entreprendre quoi que ce soit contre toi, si seulement tu pouvais me pardonner.

— Très cher ami, contente-toi de mes paroles car je n'oublierai jamais ton coup de marteau et ta trahison. Disparais afin qu'il ne t'arrive pas pire ! »


Affligé, le chevalier s'éloigna et dit à sa femme : « Quel malheur d'avoir suivi ton conseil ! » et, dès lors, ils vécurent dans une pauvreté perpétuelle.

Gesta Romanorum, chap. 141¹⁴.

Ce récit met en scène un génie domestique à forme ophidienne, aspect habituel de cette créature dans les croyances. Le bien-être de la maison

dépend toujours de la façon dont on le traite. En général, le propriétaire des lieux conclut un pacte tacite avec le serpent : il connaîtra l'aisance, voire la richesse, en échange de nourriture. Mais si le contrat est rompu, le génie se venge ou disparaît, et le malheur s'installe.

AaTh 285 A.

 C. Lecouteux, *La Maison et ses Génies : croyances d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Imago, 2000.

5.

Le mulot

Le mulot, qui ressemble à une souris, était jadis si orgueilleux qu'il refusait de prendre femme dans sa parenté ou parmi ses semblables. « Je ne me marierai jamais, dit-il, si je n'en trouve une à mon gré ! » Il commence par s'adresser au soleil, car il est le plus haut, le plus puissant et le plus chaud, et il lui demande sa fille : « Va plus loin, lui répond celui-ci, tu trouveras plus puissant que moi, le nuage qui me couvre d'ombre. Je ne peux plus me montrer lorsqu'il me cache. »

Le mulot va trouver le nuage.

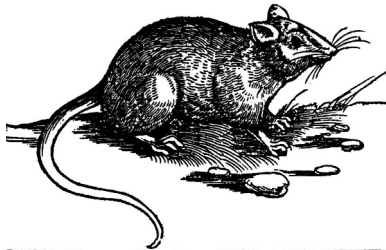
« Tu es si puissant, lui déclare-t-il, que je brigue la main de ta fille.

— Va plus loin, répond l'autre, et tu trouveras plus puissant que moi : le vent qui me dissipe de son souffle.

— J'irai le trouver, garde ta fille ! »

Le mulot rend donc visite au vent et lui dit :

« Le nuage m'envoie vers toi parce que tu es, selon lui, le plus puissant de tous et que ta force est sans borne. Tu chasses toutes les créatures et les détruis en soufflant. Je veux épouser ta fille car rien ne te résiste.



— Tu te trompes, rétorque le vent, tu ne trouveras point femme ici car il y a plus puissant que moi, quelqu'un qui me cause souvent de l'ennui et

se moque de moi. C'est une grande tour de pierre qui reste solide et entière. Je n'ai jamais pu la démolir ni l'affaiblir ; elle me repousse si fort que je n'ose plus l'attaquer.

— Je ne veux plus de ta fille, s'exclama le mulot, une femme d'un rang inférieur ! J'en épouserai une qui me fera grand honneur. J'irai donc voir la tour. »

Il va, lui demande sa fille, et la tour le regarde en répondant :

« Tu te trompes et n'as pas encore assez prêté attention. Celui qui t'a envoyé ici a dû se moquer de toi à mon avis. Tu trouveras encore plus puissant que moi, quelqu'un avec qui je n'ai jamais pu rivaliser.

— Qui donc ? Il y a plus fort que toi dans le monde ?


— Oui, la souris. Elle vit et fait son nid dans mes murs ; aucun mortier, si dur soit-il, qu'elle ne puisse percer. Elle creuse sous moi, me traverse, rien ne l'arrête !

— Comment ? Tristes nouvelles ! La souris est une parente et je me suis donné du mal pour rien. Je croyais m'élever, il me faut redescendre.

— Tel est ton destin. Rentre chez toi et retiens bien qu'il ne faut plus mépriser ta nature. Tel croit monter bien haut et s'élever au-dessus de son rang, qui doit retomber plus bas. Nul ne doit mépriser son rang, quel qu'il soit, s'il n'est pas infamant. Tu pourras aller très loin, jamais tu ne trouveras une femme mieux faite pour toi que la souris. »

Marie de France, « De mure uxorem petente », *Fables* (XII^e siècle)¹⁵.

AaTh 2031 ; TU 3428.

 Transmis par Jean de Capoue (*Directorium humanae vitae* V, 8), le *Pañcatantra* (III, 13), et le *Liber Kalilae et Dimnae* (IV, 109), ce conte d'origine orientale se retrouve, notamment, dans les *Fables* de La Fontaine, « La souris métamorphosée en fille » (IX, 7), puis dans le *Nouveau Livre des contes* de L. Bechstein¹⁶.

6.

Le cheval ressuscité

Il était une fois un preux chevalier, hospitalier et généreux. Au commencement du jeûne de la Quadragésime, que l'on appelle communément Carêmentrant, il vint à manquer de victuailles ; or, ce jour-là, on a coutume de faire ripaille¹⁷. Il ordonna à l'un de ses familiers de tuer discrètement un bon cheval qu'il possédait et d'en faire cuire les morceaux ; il fut obéi.

Le lendemain, l'écurier voulut panser le cheval et l'étriller. Craignant que

l'on découvre sa disparition, le chevalier chercha à lui interdire l'entrée de l'écurie : sous divers prétextes, il le retint à l'extérieur, mais, finalement, l'écuier entendant le cheval hennir y pénétra et en sortit l'animal bien vivant.

Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, III, 100.

Sous son habillage chrétien, et bien que Gervais de Tilbury ait choisi de ne pas reproduire d'importants détails de la tradition narrative, on reconnaît dans ce conte l'un des derniers vestiges d'une croyance chamanique disant qu'on pouvait faire revivre la bête tuée en reconstituant son squelette. L'une des attestations païennes la plus ancienne se rencontre dans l'Edda. Alors qu'il voyage sur son char tiré par des boucs, le dieu Thor arrive chez un fermier qui lui accorde l'hospitalité. Thor tue ses boucs, on les fait cuire et tout le monde se restaure, puis : « Thor posa leurs peaux entre le feu et la porte et dit au paysan et à ses gens de placer les os dessus, mais Thialfi, le fils du fermier, garda un os de la cuisse d'un des boucs et le fendit avec son couteau pour atteindre la moelle. » Au matin, le dieu prend son marteau, le brandit, récite des incantations sur les peaux, et les boucs ressuscitent, mais l'un d'eux boite d'une patte arrière.

Les Miracles de saint Germain d'Auxerre ainsi que l'« histoire de saint Germain et du roi Benli » conservée dans l'Historia Britonum¹⁸, narrent des faits semblables ; Étienne de Bourbon s'en inspire (n° 217). Chez Jacques de Voragine (Légende dorée), il manque le détail de l'os brisé.

On retrouve un récit provenant des mêmes sources chamaniques chez les frères Grimm, (KHM 81 : « le Gai luron ») ; saint Pierre, qui accompagne un soldat, ressuscite une princesse défunte : « Il coupa tous les membres de la défunte et les jeta dans l'eau, alluma un feu sous le chaudron et les fit cuire. Et quand toute la chair se fut détachée des os, il sortit de l'eau les jolis ossements blancs, les posa sur une table et les agença d'après leur ordre naturel » ; puis il invoque la Sainte-Trinité et la princesse se lève, en bonne santé. On retrouve le même procédé dans un conte irlandais du Donegal — le thaumaturge est ici un jeune garçon habillé de rouge ; il rassemble les os, les fait bouillir et replace la tête sur le tronc —, et dans deux légendes russes, l'une faisant intervenir Dieu, l'autre saint Nicolas.

AaTh 750 B ; TU 2533.



BP I, 422 sq. ; II, 157 ; 162. CPF IV, 131-133 ; EM s. v. « Gervasius von Tilbury » ; D. Hyde & A. Nutt, *Beside the Fire. A collection of Irish Gaelic folk stories*, Londres, 1910, pp. 148-153 ; L. Sichler, « Légendes russes recueillies par Afanassiev », *Revue d'histoire des religions* 19 (1889), pp. 90-94 ; A. N. Afanassiev, *Narodniya Russkiya Legendui*, Moscou, 1859, n° 5 ; C. Lecouteux, *Fées, Sorcières et Loups-Garous : histoire du double au Moyen Âge*, op. cit.